Une matière en mouvement

Autor(en): **Chappuis, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **103 (2000)**

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685033

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Pierre Chappuis

Une matière en mouvement

Kaléidoscope

Emiettement de la lumière, cette après-midi, à la faveur des couleurs automnales, de leur brassage, leur bariolure: de l'enchevêtrement des arbres plus ou moins flamboyants, dégarnis surgissent, se multiplient à l'infini ruptures et enchaînements, renvois, rebondissements, partout au-dessus de nous, autour de nous se déroulent, se prennent l'une dans l'autre des ribambelles et des ribambelles.

Parler tout aussi bien d'infiltration par d'innombrables ajours, ou de tamis, de dentelles de lumière.

Point là de signe négatif, de sentiment de désastre ou de désagrégation. Au contraire, si ce qui se répercute reste à notre portée d'écho en écho jusqu'au moment de se perdre. Eloge alors de la pluralité, de la variété, du moins de la variation. Là où il y a jeu, dans le sens de combinaisons diverses (jeu de correspondances, de rappels d'un feuillage à l'autre), dans le sens aussi d'espace libre (touchant les interstices), là également règnent mouvement, circulation, possibilité de recomposer, de défaire et refaire indéfiniment ce qui était, de voir s'établir – ce n'est assurément pas le mot – mieux, de voir se multiplier en toute liberté des relations non soumises à un ordre strict, sans que se rompe l'équilibre du regard.

Le versant heureux de l'instabilité; le monde à la mesure d'un kaléidoscope, instrument fait, comme son nom l'indique, pour «regarder une belle image».

Kaléidoscope

Se garder (j'y manque trop souvent) d'un aveuglement volontaire: même alors, devoir de sérénité invoqué ou non, ramener le monde à un kaléidoscope ne relève-t-il pas de l'inconscience?

Au vu du déferlement de maux, de violences, d'injustice aujourd'hui répercutés quotidiennement de partout, à peine si la grinçante mécanique du malheur lancée à folle allure dans Candide *peut encore passer pour caricaturale.*
Une fois de plus, la question de Hölderlin: «Wozu Dichter in dürftiger Zeit?»

Espace ambiant

Jusque-là, jusqu'à ce frémissement quasi imperceptible, quelque chose comme le tremblement de l'air, l'été, au-dessus d'une route asphaltée, ou d'une flamme, d'un champ même parfois à certaines heures; sans cet émoi soudain, inopiné, venu on ne sait d'où, qui tient du mirage, les mots ne peuvent que s'affaler, sans le secours d'un espace ambiant nécessaire à leur épanouissement, d'où semble sourdre un appel.
Sentiment d'aise alors, d'ouverture prochaine, tout le contraire de la détresse prête à reprendre le dessus cependant, dès les premiers passages à vide.

Soif

«Je meurs de seuf aupres de la fontaine.»
Eau du puits luisante et noire, sombrement envoûtante, renvoyant de sombres reflets. Manque un seau pour la tirer.
Tel le poème. Tels, plus exactement, les mots qui le composeraient, qui seuls apaiseraient notre gorge brûlante.

Le plein et le vide

Le moment délicieux où, parvenu au haut de la montée, on donne un dernier coup de pédale, mollement, juste avant de laisser couler! Cette inoubliable impression d'équilibre entre plein et vide – le plein *accomplissement de l'effort et le* vide *qu'ouvre une descente en roue libre, pour ne pas dire* à tombeau ouvert, *le souvenir m'en revient comme je me trouve sur une route souvent parcourue à vélo jadis.*

Moment extrême qui, sur un autre registre et toutes proportions, toutes différences gardées, offre, entre élan et chute, quelque analogie avec l'orgasme.
Et l'écriture donc!

En prise directe

Ce n'est pas la pensée qui se fait dans la bouche (Tzara), c'est la poésie, en dépit de la pensée. Rien à attendre sinon, mais l'esprit y a, y aura sa part.

*

Quelque nécessaire qu'elle soit par ailleurs, *la réflexion fait obstacle à la poésie dont elle prétend saisir le sens et la portée, la destination, la pratique.*
Pour être en prise directe avec ce qui l'a suscité, le poème n'a besoin que du champ de la page blanche.

« Le bleu du ciel parmi les fruitiers, le vent pâle.
Le cri du coq assourdi parmi les espaliers.
Sur les plates-bandes bien ratissées, les rames
des haricots
qui bruissaient se sont tues...

Notations éparses, fugitives, tant auditives que visuelles, en elles-mêmes insignifiantes. Elles ne prennent valeur que relativement à un tout inexprimé dont le poème (A. Frénaud, Derrière le village*), et lui seul est garant ; sous le sentiment de bonheur lié aux manifestations quotidiennes les plus simples, détendues, invitant à une lenteur insouciante se cache, plénitude et désastre, une menace – celle en l'occurrence, le mythe rejoignant le vécu, de soldats s'approchant par ruse* « pour accomplir le massacre des innocents:

...La pluie n'a pas rayé
la dorure du soleil par le jardin. Une femme
est penchée sur des groseilliers, le long du haut mur.
Le chariot sous le hangar et les sillons
où s'avance le corbeau solitaire... »

Est en cause, au premier chef, quant à lui saisi d'un coup et comme intuitivement, l'espace, extensible sous le regard qui, le creusant ou le franchissant à son gré, établit des rapprochements, une circulation, un jeu d'associations et de renvois. Déplacements, évanescences, résurgences impossibles sans la participation du vide.
De même la mémoire tire du fond obscur de l'oubli nos souvenirs pour les réinventer, les remettre en jeu.
De même encore en va-t-il des mots, matière en mouvement.

Pierre Chappuis (Neuchâtel) est l'auteur de plusieurs ouvrages de poésie dont récemment, aux éditions José Corti, Distance aveugle *précédé de* L'invisible parole *(novembre 2000, réédition),* Pleines marges *(1997),* D'un Pas suspendu *(1994) et, aux éditions Empreintes,* Dans la foulée *(1996). S'y ajoutent, également aux éditions José Corti, deux recueils de réflexions,* Le Biais des mots *(1999) et* La preuve par le vide *(1992).*

Matière en mouvement

«Le bleu du ciel parmi les fruitiers, le vent pâle.
Le cri du coq assourdi parmi les espaliers.
Sur les plates-bandes bien ratissées, les rames
des haricots
qui bruissaient se sont tues...

Notations éparses, fugitives, tant auditives que visuelles, en elles-mêmes insignifiantes. Elles ne prennent valeur que relativement à un tout inexprimé dont le poème (A. Frénaud, Derrière le village*), et lui seul est garant ; sous le sentiment de bonheur lié aux manifestations quotidiennes les plus simples, détendues, invitant à une lenteur insouciante se cache, plénitude et désastre, une menace – celle en l'occurrence, le mythe rejoignant le vécu, de soldats s'approchant par nuit pour accomplir le massacre des innocents:*

La pluie n'a pas rayé
la dorure du soleil sur le jardin.
est pédoncé sur des groseilliers, le long du haut mur.
Le chariot sous le hangar et les sillons
où s'avance le corbeau solitaire...»

Est en cause, au premier chef, quant à lui saisi d'un coup et comme intuitivement, l'espace, extensible sous le regard qui, le creusant ou le franchissant à son gré, établit des rapprochements, une circulation, un jeu d'associations et de renvois. Déplacements, évanescences, résurgences impossibles sans la participation du vide.
De même la mémoire tire du fond obscur de l'oubli nos souvenirs pour les réinventer, les remettre en jeu.
De même encore en va-t-il des mots, matière en mouvement.